

Feuilleton du Pays du dimanche : la demeure ensorcelée

Autor(en): **Demesse, Henri**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **3 (1908)**

Heft 115

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-257562>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TELEPHONE

DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

Les Plantes qui guérissent

Nos grands-mères avaient coutume de récolter chaque année un certain nombre de plantes dont la vertu médicinale leur était connue. L'habitude était bonne, mais à cause de cela peut-être nous l'avons perdue, car il est connu que seules les mauvaises traditions se conservent.

A présent, la plupart des ménagères ne savent même plus à quoi peut servir telle ou telle herbe commune et ne se doutent pas que son emploi leur serait précieux en plus d'un cas et économique aussi.

A leur intention, nous allons indiquer les propriétés de quelques simples, en les engageant vivement à s'en approvisionner, certain d'avance que, le cas échéant, elles ne le regretteront pas.

La racine du fraisier est astringente et diurétique. Les feuilles en décoction dans l'eau de-vie sont très efficaces contre la diarrhée. Les feuilles de framboises employées en décoction comme gargarisme sont excellentes contre les affections de la gorge; il en est de même des feuilles de ronces et de celles de violettes.

Contre les rhumes, on peut user avec succès l'infusions de coquelicots, de mauves, de bourgeons de sapin, de lierre terrestre ou d'hysope, qui ont encore d'autres propriétés. La première de ces plantes peut servir très efficacement pour des cataplasmes. Le lierre terrestre en infusion donne des résultats excellents dans les cas d'asthme et de catarrhe pulmonaire. Quant à l'hysope, infusée à la dose de dix grammes par

litre d'eau, elle calme l'asthme humide des vieillards. Pilée et bouillie elle constitue un cataplasme de premier ordre pour les meurtrissures et les coups.

En décoction la douce-amère qu'on sucrera avec du miel, peut être employée contre les affections de la peau de forme dartreuse. Elle réussit également dans la coqueluche.

Les rhumatisants ont intérêt à user de fumications de baies de genévrier. Le liseron, qu'il s'agisse de celui des jardins ou de celui des champs, est un bon purgatif léger. La rhubarbe s'emploie pour le même usage ainsi que la montarde blanche.

Si l'on est atteint d'indispositions nerveuses, de maux de tête ou d'estomac, si les digestions sont pénibles, les infusions de tilleul, de camomille, de feuilles d'orange, de mélèze, de menthe, de fenouil ou d'anis sont excellentes. Les racines de ces deux dernières plantes bouillies dans l'eau facilitent la sécrétion des urines. La menthe poivrée est en outre un stimulant des gens affaiblis.

L'écorce du saule en décoction calme la fièvre. Employée en lavages elle constitue un bon antiseptique contre les ulcères. Il en est de même des feuilles crues de lierre grim-pant qu'on emploie utilement pour panser les cautères et qui, bouillies dans l'eau, guérissent les brûlures. La pomme de terre râpée rempli à merveille ce dernier office.

La fleur de sureau détermine la transpiration; employée comme lavage elle soulage les inflammations des yeux, du nez et de la peau et guérit les piqûres. Il en est de même de la laitue. Les feuilles de houx pro-

voquent la sueur mieux encore que la bour-rache et l'infusion en est très recommandée aux rhumatisants et aux goutteux. Le ser-polet en infusion a la réputation de dissi-per l'ivresse. Les feuilles de noyer sont dé-puratives et toniques; rien ne vaut, pour les yeux fatigués, des lavages avec des in-fusions de fleurs de bluets. Le plantain écrasé cru sur une piqure venimeuse fait cesser la douleur et arrête l'inflammation. Le persil et le cerfeuil sont diurétiques, le pissenlit dépuratif et le cône de houblon apéritif, fébrifuge et vermifuge.

La plupart de ces plantes peuvent être conservées. On les cueillera après la rosée et lorsqu'elles seront à peine épanouies. On les mettra sécher dans un lieu sec, aéré, à l'ombre, le soleil faisant évaporer les es-sences. Elles seront placées ensuite dans des boîtes bien closes. S'il s'agit d'écorces on récoltera au printemps celles d'arbres résineux et en automne celles d'autres ar-bres.

Docteur JACK.

Le filleul de l'abbé Cézille

On n'entendait que le tic-tac monotone de l'horloge, le grincement de la plume sur le papier et la respiration sonore de l'abbé Cézille faisant sa sieste ordinaire, tandis que son filleul, installé en face de lui, traduisait péniblement un chapitre de l'*Épître*.

Si l'esprit du vieillard errait au pays des songes, celui de l'enfant était loin aussi de son ingrat labeur, et son application était

étaient soigneusement défendus contre les regards indiscrets.

Van Jacob Mayermann était grand et robuste. Son visage amaigri attirait le regard, tant ses yeux étaient vifs encore, tant son front, très bossu, profondément sillonné de rides, dénotait une intelligence superbe et une volonté implacable.

Il avait dû considérablement souffrir.

Chaque combat de la vie avait causé une profonde blessure. Les déceptions, les déboires, autant que les joies et les triomphes qui constituent l'existence avaient fait de lui plus qu'un misanthrope.

Le misanthrope hait les hommes.

Le Juif les méprisait.

Le mépris, en ce sens, est un superlatif de la haine.

Il abhorrait l'espèce humaine, toujours imbécile, cruelle ou lâche.

Il fuyait toute compagnie et vivait par le rêve! Il se perdait en de muettes contem-plations!

Feuilleton du *Pays du dimanche* 2

LA DEMEURE ENSORCELÉE

CONTE

par Henri Demesse

III

Vers le commencement du XVIII^e siècle, la femme du juif Van Daniel Mayermann, avait mis au monde un fils qui reçut le prénom de Jacob, et qui, mauvais garnement, s'enfuyait de la maison paternelle vers sa douzième année, pour ne reparaitre à Amsterdam que fort longtemps après.

Qu'avait-il fait pendant cette longue absence?

Nul ne le sut jamais.

A l'époque où se passa le fait que nous racontons, Van Jacob Mayermann pouvait avoir environ soixante ans.

Il possédait, dans le quartier des Juifs, deux maisons.

Dans l'une il vendait de l'horlogerie.

En cette partie, le bonhomme jouissait, dans toute la ville, une réputation hors ligne.

Disons, dès maintenant, que jamais réputation ne fut mieux méritée; il avait, en effet, le génie de la mécanique.

Dans son autre maison, personne n'avait jamais mis les pieds...

Il y pénétrait seul, portant parfois d'étranges paquets, longs, bizarres, accusant des formes humaines et offrant la rigidité des cadavres.

Les petits enfants avaient peur de maître Jacob Mayermann; les jeunes filles se détournaient de lui, car il avait, disait-on, le mauvais œil, et les vieillards, plus curieux et plus sceptiques, fouillaient avidement des yeux ses paquets, pour apercevoir quelque chose qu'ils ne voyaient jamais, tant ils

plus apparente que réelle.

Etre prisonnier un jour de revue, annoncer du mauvais latin quand trompettes et clairons sonnent leurs joyeux appels et que les uniformes étincellent au soleil ! L'écolier enviait les gamins pieds nus, courant libres et joyeux vers les portes de Strasbourg, tandis que lui, retenu au logis par sa dignité de futur séminariste (son parrain devant le présenter ce jour même au grand vicaire afin d'obtenir une bourse), était privé de ce spectacle pour lequel il eût sacrifié un de ses yeux, à condition de regarder avec l'autre.

Mais le rêve de l'excellent homme qui lui servait de père était de le faire entrer dans les Ordres, où, intelligent et studieux, il ferait certainement son chemin.

— Vois-tu, Jean-Baptiste, bien des cardinaux sont partis de plus bas, lui répétait le bon prêtre ; tu es fils d'un simple maçon, mais Sixte-Quint était gardeur de pourceaux.

Jean-Baptiste ne partageait pas ces belles espérances ; s'il ambitionnait un chapeau, c'était plutôt celui de général, et s'il fréquentait assidûment l'église, c'était l'église protestante (lieu assez peu orthodoxe) où reposait le maréchal de Saxe, son héros préféré, dont il savait par cœur la pompeuse épithète, moins flatteuse cependant que le populaire refrain de bivouac :

C'ti là qui a pris Berg-op-Zoom
Est un vrai moule à *Te Deum*.

Berg-op-Zoom ! Fontenoy ! Maestricht ! Pour une seule de ces victoires, le pauvre Jean-Baptiste eût donné vingt ans de sa vie.

Les tambours battent aux champs, le canon gronde !... Le cœur du jeune garçon bondit dans sa poitrine, et son regard se tourne machinalement vers le dormeur, dont ce vacarme ne parvient pas à troubler le sommeil... S'il osait !

Aller et revenir, ce ne serait pas long ! Le temps de jeter un coup d'œil seulement !

Quand il sera renfermé derrière les hautes murailles du séminaire, ce sera trop tard.

S'il osait !

L'abbé n'en saurait rien ; il serait rentré avant son réveil !

Ma foi, tant pis !

Sur la pointe des pieds, retenant son souffle, il se glisse au dehors, évite la servante occupée dans la cuisine, et, s'esquivant les-

La nuit, il errait dans la campagne, et parlait bas comme à quelqu'invisible compagnon.

Sordide, haillonneux, il rôdait, le jour, par les rues, hantant les brocanteurs et leur achetant des étoffes merveilleuses, dont il se plaisait à faire miroiter les reflets sous ses doigts crasseux, prenant plaisir à palper les dentelles légères, les velours aux molles ondulations, le satin, ou la soie qui criait sous son attouchement.

Le beau l'attirait, le beau dans toute sa splendeur, dans toute sa magnificence, et dans toute sa simplicité.

S'il paraissait, d'aventure, plus morose et plus hargneux que de coutume ; s'il marchait dans les rues en heurtant les murs pour éviter tout contact avec les passants, s'il baissait les yeux pour ne pas rencontrer ceux des promeneurs ; enfin s'il paraissait souffrir plus qu'à l'ordinaire, on pouvait être assuré qu'il ne tarderait pas à se rendre dans sa maison mystérieuse.

tement, il se dirige en courant vers la porte de la ville.

La foule était énorme, compacte. Jean-Baptiste, malgré ses efforts, ne put parvenir à percer cette muraille humaine qui s'élevait entre lui et les soldats massés sur une rive du Rhin, en face de l'île des Epis. Allait-il donc avoir tant fait pour échouer au port, et serait-il forcé de s'en retourner sans avoir entrevu un seul uniforme ? Non ! il n'en aurait pas le démenti ! Il avisa au moyen de tourner sa difficulté.

Bientôt, se frappant le front, il remonta au delà du champ de manœuvres, et, apercevant des barques amarrées au bord du fleuve, il en prit une, détacha les avirons et allait embarquer quand une main se posa sur son épaule :

— Emmenez-moi, Monsieur, murmura un enfant de son âge, vêtu de drap fin comme un fils de gentilhomme.

Le pauvre, échappé comme lui à la surveillance maternelle et ayant partagé sa disgrâce, essayait vainement depuis une heure de se faufiler parmi les curieux ; il souhaitait ardemment partager sa bonne fortune.

Jean-Baptiste, en bon prince, acquiesça généreusement à sa demande, et bientôt ils abordèrent l'île des Epis, absolument déserte (personne n'ayant eu leur ingénieuse idée), escaladèrent un des hauts peupliers se mirant dans l'eau profonde, et, confortablement installés sur une maîtresse branche, assistèrent au défilé, acclamant chaque régiment : les gardes français si pimpants dans leur uniforme blanc, les gendarmes-dauphins montés sur leurs lourds chevaux de bataille, les hussards de Bercheny, etc.

Les yeux brillants, les narines dilatées, aspirant l'odeur de la poudre, les deux enfants crient, battent des mains ; c'est un enthousiasme indescriptible, une ivresse guerrière qui leur fait tout oublier. Le soleil décline à l'horizon, le dernier bataillon disparaît dans la poussière...

Alors seulement ils songent au retour, perspective également désagréable pour tous deux, car tous sont en rupture de préceptes.

Ils regagnent la rive, se hâtant avec lenteur, comme dit le fabuliste, échangeant leurs impressions :

— Tu seras soldat ? interroge Jean-Baptiste d'un ton d'envie, avec la familiarité de son âge.

— Non, répond tristement son jeune compagnon qui se nomme Louis de Voy-

Il y pénétrait toujours vers le milieu de la nuit.

Qu'allait-il y faire ?

Comment y trouve-t-il un remède à son mal ?

Il l'y trouvait, pourtant. Cela n'était pas douteux, car le lendemain on le voyait aller à ses affaires tout rasséréné. Il se montrait plus calme ; gardant toujours son regard mauvais, ayant encore son allure défiante, mais paraissant en quelque sorte fortifié contre l'objet de sa haine : l'homme.

Il semblait dire à tous : je vous méprise, et le dégoût m'eût taé déjà sans quelque chose qui me soutient, que j'ai créé en dehors de vous, pour moi seul ; quelque chose d'admirable, de sublime, qui m'attache à la vie, m'en procure les jouissances sans m'en coûter les peines, sans que m'en atteignent jamais les souffrances, les tortures, les horreurs.

Vraiment, c'était un homme étrange, que Maître Jacob Mayermann....

(A suivre).

goux ; maman veut que je sois prêtre ; elle est venue demander un bénéfice pour moi à notre oncle, le grand vicaire ! Je voudrais bien qu'il lui refuse.

— C'est comme moi ! soupire le neveu de l'abbé Cézille, aux oreilles duquel ce nom « le grand vicaire » sonne désagréablement.

L'heure de l'audience est passée depuis longtemps. Que va dire dire son parrain ?

On arrive à la place où est restée la barque.

L'amarrage s'est détaché et l'embarcation s'en est allée à la dérive.

Les deux imprudents sont comme Robinson dans son île, sans aucun moyen d'en sortir.

Ils crient, ils appellent, agitent leurs mouchoirs...

Rien !

Un épais brouillard, s'étendant sur le fleuve, enveloppe l'îlot d'un nuage opaque, et les bons Strasbourgeois se hâtent de regagner leur demeure. Bientôt, la rive est déserte : les enfants sont atterrés.

— Sais-tu nager demande Jean-Baptiste.

— Non ; chez nous, en Auvergne, il n'y a que des montagnes, répond naïvement Louis.

Le jeune Alsacien n'est guère plus avancé, le bon abbé ayant négligé cette partie de son éducation.

Il a bien envie de se risquer cependant.

Maison petit compagnon le regarde d'un air suppliant.

Aussi, remettant résolument sa veste déjà ôtée :

— Ne pleure pas, va ! je ne t'abandonnerai pas. Nous nous en irons ensemble comme nous sommes venus. Mon parrain dira ce qu'il voudra.

Quelle nuit on passa à l'évêché et au presbytère ! Tandis que l'on battait la ville, le grand vicaire essayait vainement de rassurer sa nièce désespérée ; quant au digne abbé Cézille, il s'arrachait les rares cheveux qui lui restaient en songeant à son audience manquée et à son filleul perdu !

Au point du jour cependant, la vue d'un mouchoir flottant à une branche fit découvrir les naufragés couchés au pied d'un arbre et dormant du sommeil du juste.

La joie du retour leur épargna-t-elle la punition méritée ?

Toujours est-il qu'ils n'obtinrent ni bourse ni bénéfice... et ne s'en plainquirent pas ; mais peu après, Louis fut nommé sous-lieutenant dans le régiment de Bretagne, et Jean-Baptiste partit pour Paris étudier l'architecture ; si ce n'était pas encore l'uniforme, au moins ce n'était plus la robe !

Ils se trouvèrent à la Révolution, commandant en chef l'armée du Rhin : Jean-Baptiste était devenu le général *Kléber*, Louis de Voygoux, le général *Desaix*. Tous deux, tués le même jour, l'un, au Caire, l'autre à Marengo, reposent sur les bords du même fleuve, l'un dans la ville natale, l'autre dans cette île des Epis, témoin de leur premier rêve de gloire.

Leurs noms sont aussi immortels que celui de leur voisin Maurice de Saxe, et quand nos petits soldats iront replanter les trois couleurs sur la terre d'Alsace, ils pourront aiguiser leurs sabres sur les tombes des deux frères d'armes, comme jadis les grenadiers de la République sur le marbre du vainqueur de Fontenoy.

Arthur DOURLIAC.

